

N'appelons sur personne la justice de Dieu, mais laissons-la passer lorsqu'elle châtie les crimes des ennemis qui avaient comploté et juré notre perte, qui ne nous ont épargné aucune cruauté, et qui n'ont mesuré la méchanceté de leurs desseins que sur les moyens qu'ils avaient de les mettre à exécution.

Cependant que la joie de notre victoire ne nous empêche pas de voir la tâche immense qui nous reste à accomplir. Qu'elle ne nous empêche pas de comprendre la terrible leçon de la guerre, la grande leçon de notre victoire et la foudroyante leçon de la ruine de nos ennemis.

J.-A. LANDER



JUSTES PRÉVISIONS



Le 13 octobre—il y a déjà plus d'un mois—Maurice Barrès écrivait dans "l'Echo de Paris", sous le titre :
LA DÉBACLE COMMENÇANTE DU MILITARISME ET DE L'IMPÉRIALISME ALLEMANDS :

Il est certain, il est terrible, le désarroi qui règne en Allemagne. Les partis germanophiles qui subsistent encore dans certains Etats neutres s'en émeuvent. Ils ne cachent point que de graves émeutes se seraient produites dans certaines villes d'outre-Rhin, que les déserteurs y sont de plus en plus nombreux, que les populations glissent à un profond abattement.

Ils ajoutent que le gouvernement impérial sombre dans l'incohérence. L'empereur serait atteint de la plus grave neurasthénie, décidé à abdiquer et à déposséder du même coup le Kronprinz, en faveur d'un autre prince de la famille impériale.

L'angoisse l'accable. Doit-il céder aux injonctions de l'Entente? Doit-il attendre, pour se retirer, les sommations irritées de la nation allemande? Tel serait l'objet d'un débat intérieur que la situation si grave de l'Empire rendrait d'un tragique indicible. Tempête sous un crâne casqué et couronné.

Les grands journaux allemands publient des appels à l'union et à la fermeté, des appels qui sentent la mort. Jadis ils dépeignaient une France "exsangue, exténuée par la corruption et la décadence"; maintenant ils vantent son irréductible vaillance, ils définissent la fierté, "poussée jusqu'à l'insolence", des Français, refusant depuis quarante mois de plier les reins sous la loi martiale de Ludendorff!

Oui, l'abandon de l'Allemagne contraste magnifiquement avec l'admirable dignité de la France aux journées si sombres qui suivirent le 27 mai. Quand le canon allemand tenait sous ses obus Paris, ni l'opinion, ni la presse, ni le Parlement, ni le gouvernement ne connurent chez nous la moindre défaillance. Une fois de plus apparut l'intraitable force de révolte et de redressement que la France opposa toujours à la violence et à l'iniquité brutales.

Il est vrai que si fâcheuse que fût alors notre situation militaire, notre pays possédait cet ordre matériel qu'entretient en temps d'hostilités un ravitaillement normal. Et nous voyions venir nos frères de l'Amérique.

En Allemagne les conditions de vie sont terribles: demi-famine, épidémies, révoltes ouvrières, etc.... Les armées impériales poursuivent depuis trois mois une retraite presque ininterrompue. Enfin les alliés de l'Empire sont réduits à l'impuissance et contraints, de gré ou de force, à renier la cause du militarisme prussien. La conscience mal assurée, isolée, la nation allemande n'a plus aucun espoir auquel s'accrocher.

Le gouvernement impérial est acculé à un dilemme désastreux: ou bien il refusera la paix, jetant son peuple dans le désespoir et exposant l'Empire aux pires éventualités; ou bien il acceptera les conditions de la paix qu'a établies le président Wilson au nom de l'Entente, et c'est la défaite, avouée, publique, définitive de l'impérialisme allemand.

Il est vraisemblable que le chancelier Max de Bade prépare une réponse à Wilson d'apparence engageante et tout au fond encore ambiguë. Il ne réussira qu'à différer un peu la décision fatale. Ce dialogue, où la haute voix du président des Etats-Unis s'élève avec des accents de justicier, et, si j'ose dire, de pontife de la conscience humaine, exalte l'ardeur des soldats de l'Entente et déprime certainement l'opinion militaire et civile allemande.

Chaque jour d'ailleurs aggrave la situation de leurs armées. La splendide offensive britannique, appuyée au sud par l'armée Debeney, progresse rapidement en direction de Denain, de Solesmes et de Guise. En Champagne et en Argonne, Français et Américains rejettent l'ennemi sur Vouziers et sur l'Aisne. Le Chemin des Dames est presque totalement reconquis. Le nouveau front de nos envahisseurs présente deux saillants singulièrement menacés celui de Lille-Douai, au nord, celui de Laon au sud-ouest. Une nouvelle manœuvre de Foch peut leur causer un désastre irréparable...

Quelle est la raison profonde de la débacle de l'opinion allemande et de l'impuissance croissante des armées germaniques? Peut-être faut-il la chercher dans les causes mêmes de la grandeur impériale. Nos ennemis l'emportaient par le développement colossal de leur organisation technique et matérielle. Cette formidable machine a été détraquée au 15 et au 18 juillet par la prévoyance de Foch et de Pétain, par le génie de nos grands chefs et par l'élan des chefs de